

# **Le XVIIIe siècle. Révolution intellectuelle, technique et politique (1715-1815) [Roland Mousnier, Ernest Labrousse, Marc Bouloiseau]**

Autor(en): **Pelet, Paul-Louis**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **3 (1953)**

Heft 4

PDF erstellt am: **24.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

zusetzen, eventuell mittels eines Prozesses. Nach dem Grundsatz *quieta non movere* ließ man die Frage offen und behalf sich mit Teilabkommen über die Fischerei und den Schiffsverkehr. Die sehr einläßliche Arbeit Schusters wird wohl Anlaß dazu bieten, auch auf schweizerischer Seite wieder zu einer Auseinandersetzung anzutreten.

*Rapperswil*

*Ferdinand Elsener*

ROLAND MOUSNIER et ERNEST LABROUSSE, avec la collaboration de MARC BOULOISEAU, *Le XVIII<sup>e</sup> siècle. Révolution intellectuelle, technique et politique (1715—1815)*. Paris, Presses universitaires de France, 1953. 568 pp., 24 fig., 48 planches, graphiques, cartes (Histoire générale des civilisations, tome V).

Un volume entier de la nouvelle histoire générale des civilisations que publient les Presses universitaires est consacré au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Quatre tomes sont prévus pour les cinq millénaires antérieurs. L'importance accordée au siècle des lumières est telle qu'on peut analyser ce volume comme un ouvrage indépendant. Trois cent quarante pages y sont réservées à la période qui s'étend de 1715 à 1789, moins de deux cents à la Révolution et à l'Empire, ramenés ainsi autant que possible à leur juste dimension.

M. Roland Mousnier, auteur de la première partie (1715—1789) présente une ère de révolutions intellectuelles et techniques. La Méthode de Descartes, enfin admise, transforme la recherche scientifique: les mathématiques, l'astronomie, la physique progressent; la chimie naît. Les sciences naturelles, grâce aux Buffon, Linné, Spallanzani, font entrevoir les premiers éléments de la théorie du transformisme. Les historiens découvrent la valeur de la critique et les plus ouverts d'entre eux se penchent sur le passé de la Chine et de la Perse, sortent de l'étroit horizon européen. Vico, Montesquieu, les Physiocrates créent les sciences sociales. Enfin les Berkeley, les Condillac, les Kant, renouvellent la philosophie.

Les découvertes de la science, la pensée nouvelle heurtent les traditions bibliques ou les dogmes. De là, chez la plupart des «philosophes» une lutte contre l'Eglise. Leurs attaques provoquent des réactions chez les catholiques sincères (qui ne se recrutent guères dans le haut clergé) et chez les protestants (méthodisme, etc.). D'ailleurs, contre le rationalisme et l'esprit critique s'élève la tendance romantique et sentimentale de Rousseau et de sa descendance spirituelle. Avec une clarté pleine de prudence, M. Mousnier résume en quatre-vingt douze pages les grandes découvertes du siècle et en rend accessible la compréhension à ses lecteurs, puis analyse toutes les tendances de l'esprit européen.

Grâce à l'ingéniosité de quelques artisans et au sens utilitaire des savants, la technique évolue. A l'armée, le fusil remplace le mousquet, et tire dès 1744 trois coups à la minute. L'infanterie l'emporte dès lors sur la cavalerie, mais les militaires, bridés par la routine, tâtonnent. Cependant, l'époque

monarchique met au point la tactique et la stratégie des généraux de la Révolution. C'est pourquoi l'analyse porte avant tout sur le renouvellement des armes françaises. Il en résulte un défaut, si ce n'est d'objectivité, tout au moins d'optique. Ainsi, p. 105: «Les progrès de la cavalerie française furent considérables mais par imitation des Prussiens et des Autrichiens» et, plus bas: «Vallière essaya de remédier à l'excès de poids (des canons) en adoptant, en 1740, à l'exemple de la plupart des Etats de l'Europe centrale, le canon léger à la suédoise.» L'auteur n'explique pas l'origine de cette supériorité des cavaleries autrichiennes et prussiennes; il ne se soucie pas davantage de l'invention du canon léger, ni de son introduction dans les autres armées. A trois lignes près (sur les armées des Hindous), l'auteur néglige tout ce qui n'est pas européen. Une histoire vraiment universelle de la guerre au XVIII<sup>ème</sup> siècle ne devrait-elle pas rappeler la guerre pour la chair humaine des Océaniens, ou pour le scalp des Peaux-Rouges, puis les méthodes des grands empires orientaux; enfin la guerre à l'européenne, qui, transformée par la révolution technique, permettra aux nations blanches de l'emporter?

Sur mer, les calculs des plus grands savants (entre autre des Suisses Daniel Bernoulli et Euler pour les voilures), le chronomètre de marine, la caronade aussi, rendent les voyages européens plus sûrs et plus rapides alors que le tonnage des navires s'accroît constamment.

Le goût de la mécanique, à pédale, ou à eau, s'étend à toute fabrication; la mise au point de la machine à vapeur de Watt révolutionne l'industrie. Un chapitre judicieusement équilibré présente cette révolution industrielle et financière en Occident.

Le progrès des techniques médicales (vaccine) ou chirurgicales prolongent la vie des hommes. Des ateliers, des écoles spéciales, artisanales, ou d'ingénieurs, ou d'officiers répandent et développent les connaissances pratiques, facilitent la vie. Nouveautés qui heurtent les esprits, changent les conditions d'existence et de travail, accroissent l'influence de la bourgeoisie.

Passant alors à l'histoire traditionnelle, M. Mousnier cherche à montrer en quelques pages solidement étayées ce qui fait l'unité de l'Europe: sur le fond commun du christianisme, l'imitation de Versailles, l'influence de la littérature et de la langue françaises, l'émigration d'artistes et d'architectes français. Mais le sentiment que les Européens ne forment qu'une seule nation n'existe que chez les intellectuels. Les diversités du continent sont beaucoup plus marquées. Certes, on peut le diviser en quatre zones: *L'Europe occidentale*, avec l'Angleterre, les Pays-Bas et la France, région la plus prospère et la plus évoluée; *l'Europe méridionale*: l'Espagne en pleine renaissance, le Portugal et l'Italie, où manquent les classes moyennes; *l'Europe centrale* (à laquelle l'auteur rattache traditionnellement la Suisse), où les souverains utilisent les techniques politiques et économiques de l'Occident et le vocabulaire des philosophes dans une société toute médiévale. Leur despotisme éclairé flatte les savants occidentaux, qui croient les monarchies allemandes

en avance sur l'Occident. Enfin *l'Europe orientale*, composée des provinces balkaniques de l'Empire Turc, de l'anarchique Pologne (dont les voisins empêcheront la réorganisation) et de la Russie au vernis européen, mais à l'évolution sociale opposée (généralisation du servage). En fait, comment unir, harmoniser des sociétés aux stades d'évolution si divers? Un dernier chapitre explique les rivalités à l'intérieur des différentes zones et l'éveil des sentiments nationaux.

Une fois l'Europe disséquée (230 p.), l'auteur se tourne vers les autres continents: l'Océanie, puis la Perse, l'Inde, la Chine, le Japon, l'Afrique. Le nouveau monde, avec l'indépendance des Etats-Unis et les premiers soubresauts de l'Amérique latine, reçoit sa place au même titre que l'Orient.

Le lecteur a fait ainsi le tour du monde avant qu'éclate la Révolution. M. Ernest Labrousse (avec la collaboration de M. Marc Bouloiseau) en présente les causes immédiates, parmi lesquelles la crise économique de 1789. Il détaille l'œuvre constructive de la Constituante, les anticipations de la Convention, la consolidation napoléonienne (100 p.). Les émeutes, le terrorisme, les guerres même sont signalées en passant. Qu'on est loin de la narration pathétique des «grandes journées»! Le chapitre: *Le Monde devant la Révolution française* montre le retentissement des événements parisiens à l'étranger, les chances de Napoléon de construire politiquement cette Europe dont parlaient les élites, et les obstacles à surmonter. Mais son colbertisme économique, en retard sur l'évolution de l'histoire, lui aliène toutes les puissances vassales.

Enfin le Congrès de Vienne permet de juger ce qui subsiste bon gré mal gré des révolutions intellectuelles, techniques et politiques du XVIII<sup>ème</sup> siècle. A peine la victoire de la bourgeoisie est-elle esquissée, qu'une tendance au conservatisme, au frein, semble annoncer son déclin. Toutefois cette conclusion se tire beaucoup plus de textes (de Malthus par exemple) que des faits, la bourgeoisie restant ouverte durant tout le XIX<sup>ème</sup> siècle à combien d'ouvriers et de campagnards entreprenants.

\* \* \*

On ne saurait trop louer l'esprit neuf qui anime le volume: sa volonté de sortir de l'ornière, d'apporter au grand public le meilleur de la science historique. Rien n'est négligé pour cela. L'illustration elle-même, choisie avec goût parmi les estampes les plus caractéristiques du temps, garde un cachet vieillot très XVIII<sup>ème</sup> grâce à l'héliogravure. Les auteurs se sont efforcés d'offrir une synthèse et non des récits colorés ou dramatiques; ils ont évité tout autant l'anecdote graveleuse (combien facile pour ce siècle), les histoires de favorites, la vaine vie des cours. Les souverains n'apparaissent que dans la mesure où ils ont influé sur les événements. Pas de récit détaillé des batailles, pas de glorification de héros (dans une histoire universelle, qui glorifier d'ailleurs?). L'histoire politique et diplomatique ne domine plus comme autrefois. La place principale est accordée vraiment à la civilisation:

à l'économie, à la technique, à la pensée, aux arts. Les auteurs parviennent presque toujours à juger en Européens. Un ouvrage de vulgarisation de langue française accorde rarement autant d'importance à l'étranger.

Il n'en reste pas moins fort peu universel: c'est une histoire de la France et de l'Europe dans le monde, plus qu'une histoire du monde. Les autres continents, l'Océanie, l'Orient n'intéressent que dans la mesure où l'Europe les découvre ou les détruit. Ainsi, *Le Monde devant la révolution française* ne parle que de la réaction de l'Europe et de ses succursales des Etats-Unis et des colonies espagnoles. (D'ailleurs, qui d'autres s'en souciait?) Il est dans une certaine mesure révolutionnaire de consacrer quarante pages à l'histoire de l'Asie. Mais n'est-ce pas plutôt une parodie de révolution, un vrai scandale de ne lui accorder qu'un dixième de l'attention vouée à l'Europe (400 p.)? Ne serait-il pas temps de renoncer à un tel européocentrisme? Certes, la civilisation persane décline, l'Inde divisée et opprimée par les Mogols s'est repliée sur son passé et stagne. Le Japon, fermé à toute influence extérieure, fermente en vase clos. Mais son art pendant le siècle, apporte autant à l'humanité que l'art français. La Chine enfin, aussi vaste et aussi peuplée que l'Europe, où les longs règnes de K'ang Hsi et de Chien Lung ont été plus prospères que ceux de Louis XV et de Louis XVI, la Chine à la politique si active et à la civilisation si personnelle mériterait à elle seule autant de pages que notre continent. Mettons que l'Asie aurait pu fournir autant de matière que l'Europe.

Autre erreur d'optique: le livre s'ouvre sur Descartes et sa pensée. Un Chinois de 1715 en avait-il jamais entendu parler? La pensée de Descartes n'a pas agi au XVIII<sup>ème</sup> sur le monde entier, et, n'en déplaise à M. Mousnier pas même sur toute l'Europe. Un Anglais eût dit: Locke ou Newton...

Le XVIII<sup>ème</sup> siècle, c'est encore l'âge de la pierre taillée au Kamtchatka ou dans certains archipels de l'Océanie. On pourrait présenter ensuite les peuples plus évolués, créateurs des empires sans écriture de l'Afrique noire ou des steppes, puis les civilisations pétrifiées de l'Orient. Enfin, déterminant l'évolution mondiale, l'effervescente Europe. L'hégémonie blanche s'expliquerait d'elle-même.

Mais une histoire du monde vraiment équilibrée, accordant à chaque pays une place réellement proportionnée, est-elle possible par une équipe de savants d'une seule nationalité? Nous souhaiterions une histoire universelle internationale, dont les collaborateurs s'efforceraient de déterminer la valeur humaine de chaque civilisation, de chaque apogée, avant de distribuer les chapitres et d'ordonner l'ensemble. Mais ce serait sans doute recommencer la compilation du docteur Zeb pour aboutir à la même découverte: «Ils naquirent, ils souffrirent, ils moururent.»

Lausanne

Paul-Louis Pelet